

Séverine Demoustiez

Tous les sourires ont leur histoire



Candice Jongsomre

Séverine Demoustiez

Tous les sourires ont leur histoire

© Séverine Demoustiez, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8507-7

Couverture : Candice Bonsignore

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ma maman,
qui m'a appris à toujours me relever.*

*Et à mes enfants,
qui donnent un sens à chaque pas que je fais.*

*« Tu ne sais jamais à quel point tu es fort
jusqu'au jour où être fort reste ta seule option. »*

Bob Marley

Chapitre 1

OLIVIA

2022

Comme presque tous les matins, j'ouvre les yeux avant la sonnerie du réveil. Je sens une truffe humide me chatouiller la joue. Baloo, mon golden retriever, me fixe de son regard doux, la tête posée sur le bord du lit. Il attend son câlin matinal avec la patience d'un sage. Je tends la main et caresse son museau. Il gémit doucement, satisfait. Pas besoin de réveil quand on a un chien fidèle. Il me fixe un instant, puis fonce vers la baie vitrée. Je le suis et lui ouvre. Il franchit le seuil, s'ébroue dans l'air frais du matin et file dans le jardin.

Encore engourdie, je traîne les pieds jusqu'à la cuisine. Je lance le café et glisse deux tartines dans le grille-pain. Je regarde dehors. Le ciel est pâle, les oiseaux commencent à peine à chanter. Tout est tranquille. J'attrape mon téléphone posé sur la table. Je jette un œil aux notifications. Un message. Je le lis et reste figée. Le téléphone toujours dans la main, le souffle coupé, je le relis. Une fois. Deux fois. Mon cœur rate un battement. Le café coule au ralenti, une odeur de pain brûlé embaume la pièce. Je n'entends plus les aboiements de Baloo qui gratte à la porte pour rentrer.

Laura

Bonjour, Olivia, je suis vraiment désolée pour le décès de ton père. Toutes mes condoléances.

Mon père est mort. Un message. Deux lignes. Pas même un appel. Juste ça.

Machinalement, j'ouvre Google et tape son nom dans la barre de recherche.

L'écran affiche une photo. Un avis de décès. Pas de doute. C'est lui. Je reste debout, avale mon café froid, attendant une décharge, un cri, une larme, n'importe quoi. Mais rien ne vient. Je fixe une nouvelle fois l'écran. Toujours rien. Pas de douleur. Pas même de colère. Juste un immense vide. Et une question : pourquoi est-ce Laura, une vieille amie d'école primaire, qui me l'apprend ?

Je finis par me lever, comme si cette annonce ne me concernait pas. Je pose mon téléphone sur la console de l'entrée et me dirige vers la salle de bain. Je prends rapidement une douche, m'habille à la hâte et me brosse les dents tout en enfilant mes baskets. Une fois de plus, je vais être en retard, mais cette fois au moins, j'ai un prétexte valable. J'attrape une banane dans le plateau de fruits, glisse mon ordinateur dans mon cartable et claque la porte en espérant ne rien avoir oublié.

Le moteur de mon Astra peine à démarrer. Chaque fois, la même frayeur, mais mon vieux break finit toujours par faire son job, me propulsant sur les routes de la campagne hennuyère où le calme règne encore à cette heure matinale. Le village de Belœil, où je vis depuis quinze ans, se réveille lentement. Une ou deux silhouettes croisent ma route. Un cycliste matinal et un agriculteur déjà au travail. J'ai pris pour habitude de passer devant le château, juste pour le plaisir des yeux. Il faut admettre que la majestueuse bâtisse qui domine l'horizon mérite bien d'être surnommée le Versailles belge. Le paysage défile, monotone, mais familier. Perdue dans mes pensées, je remarque à peine les kilomètres de bitume défiler sous mes yeux.

Les panneaux des petits villages se succèdent, et à l'approche de Mons, le décor change. Les maisons se serrent, l'horizon s'éteint et l'ambiance prend un air de béton. La circulation aussi devient plus lourde. Comme chaque matin, elle se met à traîner les pieds et c'est la même galère pour arriver à destination. Bouchons, klaxons et files à n'en plus finir. Cela me laisse au moins le temps de rassembler mes neurones et de me préparer à la journée de cours qui m'attend. Quelques minutes pour enfiler mon costume de super prof et laisser à l'extérieur de la classe les ombres d'un passé que je préfère oublier.

Tout en conduisant, je repense à ma dernière conversation avec Sylvie, ma collègue et amie, qui déborde toujours d'idées farfelues ou géniales. Souvent les deux à la fois. Elle m'a parlé de plusieurs projets à mener cette année avec mes élèves. L'un d'entre eux m'attire particulièrement et j'ai hâte de le présenter à ma classe. Rien que d'y penser, j'ai des fourmis dans les jambes ! C'est exactement le genre d'aventure qu'il me faut ! Sylvie a toujours eu ce don de me faire voir les choses autrement, de me rappeler que le monde est rempli d'opportunités. Avec elle, même les lundis matins paraissent avoir du potentiel. Je sais qu'on forme une bonne équipe.

Le volume de la radio est faible, simple fond sonore. Mais soudain, la voix de l'animateur s'élève, claire et solennelle. « Nous avons une triste nouvelle à annoncer. Aujourd'hui, 8 septembre 2022, la reine Elisabeth II d'Angleterre s'est éteinte à l'âge de quatre-vingt-seize ans, après soixante-dix ans de règne. » Un rire nerveux m'échappe. Inattendu. Presque absurde. La fin d'une époque. Pour l'histoire. Et étrangement, pour moi aussi.

Je coupe la radio. Le silence qui suit pèse plus lourd que la nouvelle elle-même. Je sens mes mains se crispier sur le volant. Mon esprit vagabonde, refuse d'atterrir. Mais le lycée approche. Je dois reprendre le contrôle.

Chapitre 2

VIVIANE

1978

La lumière de l'ampoule nue fait danser des ombres bizarres sur les murs de notre chambre. Nicole, ma sœur jumelle, fouille dans l'armoire, sort une robe, la jette sur le lit, râle, recommence. Elle veut que je m'habille. Que je sorte. Que je danse. Et moi, je ne suis pas sûre d'en avoir envie. Je suis assise sur le bord du lit, en chaussettes, les mains sur mes genoux. Je fixe mes ongles rongés. Ça fait longtemps que je ne suis pas sortie. Je ne suis pas du genre à jouer les princesses de nuit. J'ai vingt ans, un salaire de misère, et les cernes d'une vieille âme.

— Allez, Viviane ! s'exclame Nicole. On a dit qu'on sortait. Pas qu'on s'enterrait vivantes !

Je hausse les épaules.

Elle me regarde dans la glace, hausse un sourcil moqueur.

— On dirait que t'as rendez-vous avec ton cercueil...

Je ris un peu, malgré moi. Nicole sait comment me tirer un sourire. Même quand tout me pèse.

On ne peut pas vraiment dire que la bonne fée se soit penchée sur notre berceau. Nous sommes nées dans une famille où les fins de mois tiraient toujours la gueule. Quatre enfants, un père cheminot, et une mère qui a préféré poursuivre sa vie avec un autre homme. Nicole et moi, on avait que trois ans quand elle est partie. On dit qu'à cet âge-là, on n'a pas de vrais souvenirs. Peut-être. Mais moi, j'en garde quelques éclats. Des choses minuscules, mais ancrées. Son parfum. Ses pulls, toujours très doux. Elle tricotait le soir, en fredonnant, des chansons qu'elle inventait parfois. J'aimais glisser mes doigts dans les mailles ou poser ma joue sur son épaule pendant qu'elle passait le fil.

Puis, un jour, elle n'a plus tricoté. Son sac à ouvrage est resté sur la chaise quelques jours. Et un matin, il avait disparu. Comme elle. Papa disait qu'elle avait besoin de changer d'air. Mais chez nous, l'air s'est figé à partir de ce moment-là. Alors, on a arrêté d'en parler. Comme si, en gardant le silence, on pouvait recoller ce qui avait éclaté.

Notre père a fait ce qu'il a pu. Nos grands-parents l'ont épaulé, surtout ma grand-mère, qui m'a couvée comme une petite chose fragile. Il y avait de l'amour, du bruit, de la vie. Un été, ils nous ont emmenées sur l'île d'Oléron avec leurs maigres économies. Mon seul vrai souvenir de vacances. Le vent, la mer... je n'ai jamais oublié cette sensation de liberté.

Et puis, un jour, une autre femme est arrivée. Une veuve, toujours tirée à quatre épingles, avec un regard glacial. Elle s'est très vite installée chez nous. Son petit sac à main rouge sang trônait comme un avertissement sur la table de la cuisine. Et en un claquement de doigts, elle a balayé tout ce qu'il restait de douceur dans notre maison. Notre père s'est laissé faire. Aveuglé ou fatigué, je ne sais pas.

Nicole, la tornade, a su composer. Moi, plus chétive, j'ai encaissé. J'ai quitté l'école à seize ans, bossé à la boulangerie, donné mon salaire pour « le gîte et le couvert ». Petit à petit, on nous a oubliées dans notre propre maison. Alors on a appris à rêver. Dans notre chambre partagée, au papier peint décollé. On se racontait des histoires de fuite, de grands départs, de vie ailleurs. Un ailleurs où on aurait le droit d'exister.

— Celle-là ! hurle Nicole en brandissant une robe rouge. Tu la mets, et c'est non négociable !

Je souris. Elle l'a choisie pour moi. Trop courte, trop voyante. Parfaite pour elle. Une épreuve pour moi.

— Si je me sens ridicule, je te tue, je dis.

— Si tu te sens ridicule, je te file un verre et tu oublieras, répond-elle.

Elle s'approche, passe un bras autour de mes épaules, dépose un baiser rapide sur ma tempe.

— Ce soir, on ne pense pas. Ce soir, on danse. On oublie qu'on est coincées ici. D'accord ?